

LES ORIGINES 8

Comme précédemment l'école, le collège-lycée (de Lunel) était un lieu que je vivais avec bonheur :

Là, j'étudiais des matières très diverses et dont la diversité me plaisait, j'adorais passer d'un cours de math à un cours de musique, d'un cours de géographie à un cours de dessin ou de latin (on commençait le latin en sixième, à l'époque). Le seul fait d'inscrire leurs noms côte à côte sur le rectangle de l'emploi du temps me donnait du plaisir anticipé.

Mon cours préféré était le cours d'éducation physique parce que le plus différent des autres :

Il commençait par une promenade hors du lycée pour gagner le stade municipal. Nous partions en rang par de toute petites routes bordées de murs, dans des odeurs de campagne et de liberté.

Liberté très illusoire car nous étions énergiquement surveillées et entraînées par une jeune professeur très dynamique, une sorte de Jean Seberg musclée et néanmoins très chic, très jolie, très bien fichue et rieuse. Je me rappelle sa démarche élastique dans ses tennis impeccables et ce qu'on appelait encore des survêtements, pas des joggings. Les cours finis elle devenait une autre

personne : elle enfilait des chaussures à talons aiguilles qui transformaient sa démarche, des jupes collantes, et partait pour une autre vie...

Toujours est-il que j'aimais courir dans l'air frais, j'aimais les agrès, les sauts en hauteur, en longueur, (même en largeur je crois que j'aurais aimé), le basket, le volley, la gymnastique au sol , tout quoi.

Cette blonde prof de gym était la seule adulte sexy du lycée, peuplé par ailleurs de personnages surprenants, parfois à la limite de la caricature :

Notre professeur de français latin de sixième était remarquable par sa coiffure, qu'elle avait dû adopter vingt ans auparavant sans plus pouvoir en changer ou la faire évoluer : imaginez un échafaudage de boucles rondes épinglées une à une sur le sommet de la tête, et tout l'arrière de la tête plat et lisse jusqu'à la nuque. Les boucles tenaient une place importante dans sa vie : elle les enroulait sans cesse autour d'un de ses doigts, les tapotait tout en faisant distraitemment son cours, d'une voix affectée, distante, perdue quelque part dans les nuages, à des années-lumière du petit peuple d'élèves qui bruissait devant elle et ne l'intéressait en aucune façon.

En quatrième nous échet en français un rescapé de la dernière guerre. Il portait beau, était plein de vitalité, arpentait la classe en gesticulant et en parlant d'une voix de stentor. Sa morale était forte et virile, il nous faisait apprendre « SI » de Rudyard Kipling, lire Saint Exupéry et se vantait d'avoir reçu un éclat d'obus qu'il avait toujours enfoncé quelque part dans le crâne. Sans doute à cause de cet éclat d'obus, le souvenir de la guerre ne le quittait pas et il s'efforçait de nous en faire saisir

l'horreur : nous lûmes Anne Frank de fond en comble avec commentaires et dossiers et il nous montra un film qui devait être extrait des procès de Nuremberg.

Pour le coup, l'horreur, nous l'avons bien saisie : toute ma vie, j'aurai en mémoire l'image de cet homme réduit à un squelette, transformé en animal, trimbalé nu de bureau en bureau – en ai-je rajouté en le voyant tenu en laisse ?- avec des oreilles énormes, et à la place des yeux, deux trous noirs de souffrance absolue ... Y penser me met encore les larmes aux yeux.

Dans la catégorie des profs bizarres, voire +inquiétants, il y avait l'insurpassable « Godille ». Godille n'était pas un surnom tendre, mais il l'avait bien cherché : la moindre manifestation nasale ou laryngée lui était insupportable et le mettait dans des colères folles, si bien que l'hiver, avant le cours, une longue file d'enrhumés, de grippés ou de morveux chroniques venait quémander auprès de lui, au bureau, l'autorisation de tousser, de se moucher ou de renifler... Encore avions-nous l'autorisation de respirer...

Il ne supportait pas non plus les chevelures rousses. Or, un garçon de notre classe, Kertès, arborait une brosse d'un roux flamboyant. Dès que Godille le voyait franchir le seuil de sa classe, il pointait vers lui un doigt accusateur (Dieu seul sait de quoi) en grondant de sa voix d'outre-tombe : « Hou ! qu'il est roux ! Kertès le Rouge ! dehors ! sortez, sortez d'ici immédiatement ! » Au début de l'année, Kertès avait insisté, s'était présenté plusieurs fois à la porte, puis il en avait pris son parti et se

rendait directement en permanence. De toute l'année il n'eut pas droit à un seul cours d'histoire géographique.

Je n'ose même pas imaginer ce qu'un tel prof. déclencherait actuellement comme indignations, protestations et pétitions... À cette époque, à ma connaissance, personne ne réagit jamais : Godille était Godille et voilà tout, une sorte de calamité, d'épreuve inévitable dans le parcours du lycée, dont nous subissions les cours - au demeurant riches et intelligents - dans un silence sournois et atterré.

Comme prof. d'histoire géographique, nous eûmes l'année suivante exactement l'inverse : un homme trop gentil, souffrant sans doute dans sa vie de solitude et attendant beaucoup trop de ses élèves. Chaque fin de trimestre, il offrait à toutes ses classes de délicieux chocolats qu'il rapportait de Suisse. Les sixièmes lui en étaient reconnaissants, mais les autres classes, considérant que sa gentillesse était de la faiblesse - et de fait, c'en était bien une - le méprisaient un peu et se moquaient de lui dans son dos. Un jour, il dut s'en apercevoir, il n'apporta plus de chocolats et je me souviens de son air triste et blessé.

Sans le savoir, il m'avait appris quelque chose pour ma future vie de prof : qu'un enseignant peut donner à ses élèves en plus de ce qu'il leur doit, certes, mais il ne doit rien attendre d'eux en retour. S'il reçoit en retour, c'est tant mieux, mais c'est inespéré et en aucun cas il ne doit y compter. La place du prof est une place où l'on expérimente beaucoup la gratuité dans le don... Mais

pour l'instant j'étais une élève, une bonne petite élève contente de l'être, qui recevait et apprenait beaucoup.

Les jours où je n'avais pas cours je m'ennuyais, je m'ennuyais à en pleurer dans ma chambre, à entendre par la fenêtre les bruits de la vie des autres, bruits de fêtes, musique de corridas dans les arènes, de fêtes foraines... Mais là, j'exagère, j'y suis allée dans les fêtes foraines, pas très souvent mais assez pour avoir connu le fracas des autos tamponneuses, le frisson des montagnes russes, et le risque absurde que nous prenions dans un « manège » depuis longtemps disparu parce que trop dangereux : Nous nous rangions contre les parois noires et caoutchoutées d'un gros tube qui se mettait à tourner à une allure vertigineuse. Au point que la vitesse centrifuge nous collait comme des mouches sur le caoutchouc, figés dans l'attitude que nous prenions la plus ridicule possible. Le plancher descendait et nous restions là, plaqués, dans la position que nous avions prise. Le tube était à ciel ouvert et ceux qui avaient payé nous regardaient depuis le haut, nous les mouches, qui ne payions pas mais qui prenions grand plaisir à tourner, tourner, tourner...

C'était le temps des barbes à papa, des pommes rouges, des berlingots, des beignets qu'on appelait « chichis », des émois de fin d'enfance...